

## Monnaies, céramiques et chronologie : Essai d'analyse des fouilles de Rougiers (Var)

Commencées dès 1961 et poursuivies sans relâche depuis cette date, sur le terrain et en laboratoire, les recherches sur le village déserté de Rougiers (Var) sont en voie d'achèvement, autorisant peut-être la présentation rapide de quelques remarques sur certains des buts poursuivis et des méthodes utilisées<sup>1</sup>. Parmi les diverses questions qui se posaient, l'une des plus importantes et des plus difficiles à résoudre, fut-ce de manière large et nécessairement prudente, concernait l'interprétation chronologique des découvertes faites en fouille — chronologie relative et absolue étant, ici comme en toute autre période, à la base de l'interprétation historique exacte du site et du matériel qui s'y trouvait<sup>2</sup>. L'étude était cependant particulièrement ardue dans cette région méditerranéenne où les critères de datation fondamentaux, céramiques en particulier, restent encore, sinon fort mal connus, du moins datés de manière souvent approximative. Le fait est vrai en ce qui concerne la frange méridionale de la France, dans

1. Fouille effectuée avec l'aide de la VI<sup>e</sup> section de l'École pratique des Hautes études, de la direction des antiquités historiques de Provence-Côte d'Azur et du Conseil supérieur de la recherche archéologique, ainsi que du Centre national de la recherche scientifique, dans le cadre des activités du Laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne d'Aix (U.R.A. n° 6 du Centre de recherches archéologiques).

2. La publication complète de la fouille est en préparation, quelques notes préliminaires ayant été seules publiées, en particulier : *L'archéologie du village médiéval, exemple anglais et expérience provençale*, dans *Annales E.S.C.*, 1962, p. 477-488 ; *Archéologie et villages désertés en Provence : résultat des fouilles*, dans *Villages désertés et histoire économique*, Paris, 1965, p. 286-301 ; *L'habitation rurale en Provence médiévale : techniques de construction et d'aménagement d'après des fouilles récentes*, dans *La construction au Moyen Age, Histoire et archéologie*, Besançon, 1972, Paris, 1973, p. 59-122. Le texte présenté ici a été l'objet d'une première discussion lors du colloque franco-polonais sur la civilisation matérielle du village médiéval (Paris, octobre 1973) — la méthode et les résultats acquis ayant été ensuite contrôlés par l'étude complète des diverses catégories de matériel.

ses productions locales<sup>3</sup> ; il ne l'est pas moins dans le cas des céramiques d'importation, de luxe souvent et de beaucoup plus large diffusion, qui, même dans leur pays d'origine (Espagne, Italie, Maghreb ou « centre thyrrien » encore non localisé) sont de datation plus qu'incertaine en bon nombre de cas, comme le montrent des recherches récentes heureusement en rapide développement<sup>4</sup>.

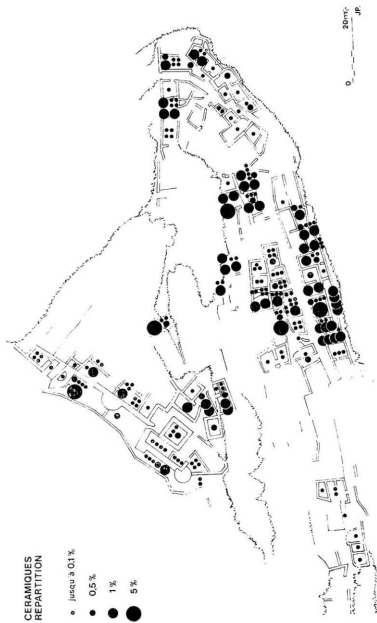
De telles conditions obligeant à dater d'abord le matériel qui aurait dû servir de fossile directeur à l'interprétation de la fouille, enfermaient en apparence dans un cercle vicieux qu'il était cependant indispensable de dominer. Les difficultés étaient en elles-mêmes stimulantes, dans ce contexte favorable -- la fouille de Rougiers fournissant une documentation exceptionnelle et très représentative de l'évolution régionale, comme le montraient des études comparatives qui furent, il faut le souligner, effectuées simultanément dans un cadre spatial conçu de façon aussi large que possible<sup>5</sup>.

Deux atouts majeurs existaient ici, permettant de tenter une approche plus sérieuse de ce problème :

3. Chacun sait l'importance d'une telle recherche et ses difficultés, ainsi que les progrès accomplis en certaines périodes telles que le haut moyen âge. Le caractère incertain des hypothèses avancées au fur et à mesure des recherches sur Rougiers rendait indispensable un resserrement de la chronologie, la datation présentée ici rectifiant parfois sensiblement les premières interprétations.

4. Cf. G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD, *Les céramiques médiévales du Midi de la France*, dans *Archéologie médiévale*, I, 1972, p. 303-307 ; J.C. POTEUR, *La céramique romane en Provence orientale*, dans *Atti V° Convegno internazionale della ceramica, Albisola*, 1972 (1973), p. 235-240.

5. Sans présenter ici un état de la question, il est possible de rappeler l'importance des nombreux travaux effectués, en particulier en Italie, et publiés dans la revue *Faenza* ou dans les *Actes* des colloques d'Albisola, déjà cités. Sur les importations de céramiques médiévales en Provence et dans les régions méditerranéennes de la France, cf. G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD, *Découvertes récentes de céramiques médiévales espagnoles en Provence : leur place dans l'évolution régionale*, dans *Actes du 9<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes, Pau*, 1969. Paris 1971, p. 129-164 ; id. *Les fouilles de Mariana (Corse). Les céramiques médiévales*, dans *Cahier Corsica*, 17, 1972, p. 1-16 ; Id. *Graffita et maiolica arcaica en Provence médiévale*, à paraître dans les actes du III<sup>e</sup> congrès historique Provence - Ligurie, Albenga, 1973. G. VINDRY, *Les céramiques italiennes médiévales en Provence orientale*, dans *Atti V° Convegno internazionale della ceramica, Albisola*, 1972 (1973), p. 241-250. S. VERDIÉ, *La céramique médiévale décorée d'oxyde de cuivre et de manganèse retrouvée au château royal de Collioure*, dans *Archéologie médiévale*, t. II, 1972, p. 241-250.



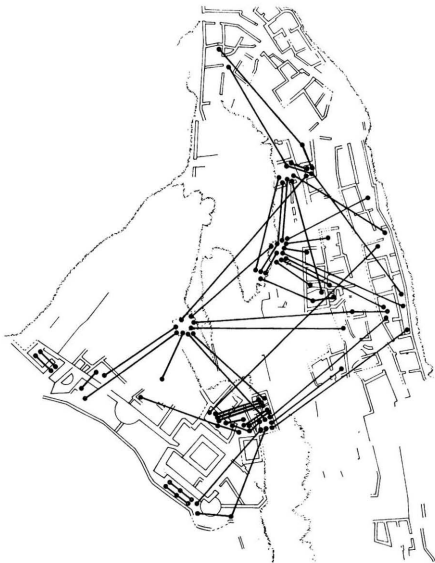
1. Carte de répartition des céramiques sur le site de Rougiers.

*a)* Le premier résultait de l'extension de la fouille qui engloba la plus grande partie du terrain utilisable du castrum (c'est-à-dire l'ensemble des zones non bouleversées par les remaniements modernes ou trop inaccessibles sans moyens excessivement coûteux) : les recherches furent en effet poursuivies jusqu'à ce que la répétition des niveaux en place, de faciès similaire, assura une certaine sécurité dans l'interprétation de la chronologie relative et sembla rendre inutile l'extension des sondages stratigraphiques, déjà multipliés à plusieurs centaines d'exemplaires.

*b)* En second lieu, il faut insister sur la masse et la diversité du matériel stratifié ainsi découvert : plus de 93.000 tessons, associés à 114 monnaies et jetons médiévaux, frappés entre 1177-1420 environ, ainsi qu'à des milliers d'objets en bronze, fer, verre, etc... Si ces derniers ne pouvaient servir que de critères secondaires de datation, compte tenu de leur longue durée possible d'utilisation et de la rareté des connaissances acquises sur les verreries médiévales, ils n'en constituaient pas moins un apport important, précieux en lui-même et susceptible d'assurer des vérifications indispensables — où certaines séries de bronzes et l'ensemble des verres prirent une grande place. Ils contribuaient également par leur seule présence et par les problèmes qu'ils posaient à susciter des recherches plus poussées où le rôle primordial fut tenu par les céramiques et les monnaies dont la répartition et l'association méritaient d'être observées avec attention autant qu'avec prudence, les difficultés intrinsèques ne manquant pas.

L'une des plus caractéristiques provenait de l'étendue du site et de sa fragmentation en multiples zones ou habitations nettement individualisées, dans leur structure comme dans leur évolution. Ce fait, s'ajoutant aux incertitudes chronologiques déjà évoquées, obligea à considérer chaque ensemble de sondages comme un tout autonome, étudié individuellement, sans chercher de prime abord à interpréter la stratigraphie en fonction de périodisations, mêmes relatives, encore hypothétiques. Prudence d'autant plus nécessaire que le développement de la fouille ne cessait d'accentuer les contrastes entre les diverses parties du castrum : la pauvreté et l'archaïsme relatifs du château et de la basse-cour (moins de 18 % de l'ensemble du matériel céramique) s'opposaient aux fortes concentrations

CERAMIQUES EN CONNEXION  
CHATEAU - BASSE-COUR - GROTTES B. C. F. G. - ILOT D



2. Les dépotoirs de la partie supérieure du village : grottes B, C, F, G, et flot D  
(carte simplifiée et non périodisée des céramiques en connexion).

observées dans le village, en particulier à l'emplacement des multiples dépotoirs créés précocement ou tardivement en certaines zones condamnées du site (grottes ou éléments d'habitation abandonnés en tout ou en partie). La simple observation de la carte de répartition des céramiques signale ainsi des variantes très considérables entre les zones et les îlots d'habitation (de 0,02 % à 21,5 % du matériel dans l'îlot F) ; ces diversités se retrouvent dans la composition des niveaux en place, de richesse fort inégale — l'écart allant de quelques unités à plusieurs milliers de tessons par couche, dans le cas des dépotoirs.

Si ces derniers présentaient l'avantage de conserver à l'intérieur du castrum, en des milieux clos, des quantités importantes de matériel relativement homogène sur le plan chronologique, ils en rendaient cependant l'étude plus difficile et souvent fragmentaire. Il devint vite évident que ces rejets d'objets inutilisables ou déjà partiellement périmés s'étaient effectués à partir d'habitations proches, mais aussi parfois étonnamment lointaines. Le relevé systématique des liaisons apparues lors des reconstitutions de céramiques ou de verres en connexion témoigne d'un réseau souvent très dense de déplacements dont l'étendue et l'enchevêtrement ne laissent pas de surprendre. Un tel phénomène, qui rendait illusoire toute étude trop partielle du site, méritait une attention particulière. S'il entraînait une mutilation grave des sols conservés en place dans les habitations — dont la minceur et la pauvreté relative forment, ici comme ailleurs, un fait presque constant — il permettait en revanche d'établir des rapprochements précis entre strates de même composition, aidant ainsi à une première approche chronologique qui conduisit elle-même à une compréhension plus profonde de ces déplacements et de leur succession dans le temps et dans l'espace.

La comparaison et l'étude de masses aussi diverses de matériel n'allaient cependant pas sans difficultés. Le traitement de pareilles quantités de céramique imposait en fait l'emploi de méthodes statistiques, seules susceptibles d'annuler les disparités secondaires et de faire apparaître les phénomènes essentiels sous une forme aussi précise et comparative que possible. Le procédé utilisé ici repose en un premier temps sur le comptage

systématique des tessons à l'intérieur de chaque niveau régulièrement stratifié<sup>6</sup> : comptage d'abord analytique et détaillé, puis ramené aux types essentiels tels qu'ils apparaissent par ce procédé — qu'il s'agisse de céramiques fines (catégorie A, elle-même subdivisée en huit sous-types) ou des poteries culinaires (catégorie B) classées en trois grands groupes en fonction des techniques de cuisson (oxydante ou réductrice) et de glaçure (plombifère ou stannifère)<sup>7</sup>. Réduits en pourcentage, ces chiffres permirent la constitution de *tableaux de répartition stratigraphique*, résumant de façon visuelle et claire les renseignements ainsi obtenus — auxquels fut ajoutée en marge l'indication des signes monétaires retrouvés dans chaque couche, suivant des sigles correspondant aux quatre principales périodes de monnayage observées (1177-1246 ; 1246-1309 ; 1309-1345 ; 1345-1420). Annulant les disparités quantitatives absolues (donnée secondaire ici et exploitée par ailleurs de manière différente), ces graphiques firent apparaître très nettement les variantes internes à chaque niveau, en nature et en importance relative (les céramiques A et B étant cependant comptabilisées à 100 % dans chaque catégorie, en raison de la faible valeur numérique des premières par rapport à la masse très importante du matériel usuel). Ils permirent également une lecture rapide des rapports entre les diverses productions et assurèrent en même temps un contrôle non négligeable de la strati-

6. L'examen de la plupart des collections publiques et privées de Provence fut entrepris — la recherche s'étendant également dans la mesure du possible aux régions environnantes, Corse, Languedoc, Roussillon. Je tiens à remercier ici tous ceux qui me facilitèrent sans réserve ce travail et très particulièrement les archéologues qui acceptèrent de confier pour étude au Laboratoire d'archéologie médiévale d'Aix, le matériel totalement inédit dont ils disposaient. Il est évident par ailleurs que les diverses fouilles entreprises par le L.A.M. apportèrent une documentation comparative essentielle sans laquelle il n'eût pas été possible de poursuivre avec sécurité les recherches présentées ici. Celles-ci doivent beaucoup enfin à l'aide toujours trouvée auprès des spécialistes étrangers, espagnols et italiens en particulier, dont les observations me furent très précieuses.

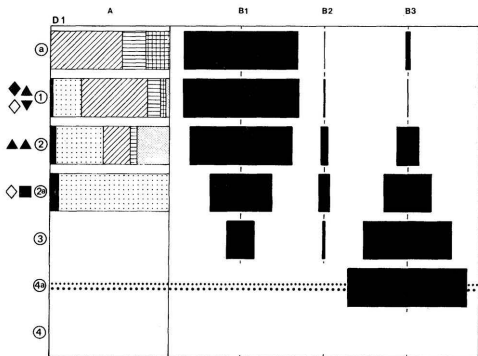
7. Méthode couramment utilisée en Angleterre, à ce stade qui reste pourtant d'exploitation difficile lorsqu'il s'agit de fouilles très étendues où des études comparatives complexes s'imposent. Les recherches plus poussées présentées ici s'inspirent des tentatives réalisées sur quelques sites d'archéologie classique ou protohistorique, cf. J. RIGOUR, *Les sigillées paléochrétiennes grises et orangées*, dans *Gallia*, t. XXVI, 1968, p. 191 ; Ch. LAGRANDE et J.-P. THALMANN, *Les habitats protohistoriques du Pégue (Drôme). Le sondage n° 8 (1957-1971)*, Grenoble, 1973, en particulier, p. 52 et p. 96-99. Je tiens à remercier tous ceux qui participèrent au long et ingrat travail préliminaire que cette recherche imposa, en particulier, M. J.-M. ALLAIS, assistant de recherche ainsi que M<sup>me</sup> VALLAURI et M. J.-P. PELLETIER, collaborateurs techniques au L.A.M.

graphie, soulignant aussi bien une évolution parfaitement régulière (comme dans la zone D 1) que les anomalies qui toutes devaient recevoir une explication particulière (qu'il s'agisse de remaniements limités, comme ce fut fréquemment le cas à l'emplacement des foyers, ou de bouleversements plus importants tels que ceux occasionnés par les rénovations d'habitations ou par la constitution des grands dépotoirs).

L'application systématique de cette méthode à l'ensemble de la fouille fit apparaître la constance de certains phénomènes. Il devenait ainsi évident que les niveaux les plus anciens contenaient une majorité écrasante de poteries à pâte grise non glacurée, tandis que de nouveaux types de céramiques culinaires s'introduisaient dans les strates supérieures, indiquant un changement de technique qui se révélait radical dans les couches les plus tardives. L'apparition et l'évolution des céramiques fines, « graffiti archaïque » ou faïences d'origines et de styles très différents, pouvaient de même être contrôlées avec une relative précision, tandis que la présence des monnaies prenait, dans ce contexte analytique détaillé, une valeur certaine (les éléments déplacés et désormais sans signification chronologique étant facilement discernables, se trouvant en discordance par rapport au matériel contenu dans les mêmes niveaux).

Compte tenu de la multiplicité des sondages — donc des possibilités de comparaison et de vérification constantes — il devenait dès lors relativement simple de relever les synchronismes existant entre les fouilles et d'établir de véritables *groupes de référence*, à partir des niveaux les plus caractéristiques des divers temps de l'évolution : groupes heureusement datés de façon explicite en de nombreux cas par les signes monétaires retrouvés en place, assez bien stratifiés pour la plupart. Ce passage d'une chronologie relative à une chronologie absolue était tout à la fois capital et délicat : il imposa de nombreux contrôles afin d'aboutir à une périodisation aussi précise et fine que possible. Ceux-ci furent facilités par la richesse du matériel annexe — le verre en particulier, dont l'abondance





3. Graphique de répartition stratigraphique des céramiques dans la zone D 1, d'évolution régulière. Noter la disparition progressive des céramiques à pâte grise non glacurée (colonne B 3) ainsi que le développement des poteries culinaires à pâte claire (B 2) ou rouge (B 1) et à glacure variée, auxquelles s'associent des céramiques fines de divers types (colonne A). En marge, indication des monnaies et jetons retrouvés dans les niveaux 2 a (période B 1), 2 (période C 1) et 1 (période D 1). En 4 a, indication d'un foyer.

et la variété autorisaient une recherche similaire<sup>8</sup> — et par l'existence de multiples liaisons déjà signalées entre strates de même période, à l'intérieur des habitations et dans les dépotoirs (cette recherche se révélant particulièrement féconde dans le cas de niveaux peu caractérisés et mal interprétables intrinsèquement, en raison souvent de leur relative pauvreté).

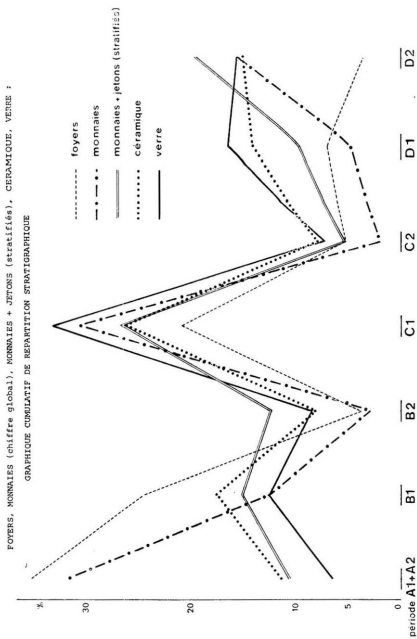
Travail lent et rigoureux, qu'il était bien évidemment nécessaire de confronter sans cesse aux observations réalisées lors de la fouille et à l'évolution de l'habitat et de ses structures. Ses résultats ne sont peut-être pas négligeables, comme le montre le diagramme cumulatif réalisé à partir des diverses courbes de répartition stratigraphique du matériel (céramique et verre), de monnaies et des foyers auxquelles fut ajouté le graphique simplifié de la circulation monétaire globale relevée sur ce site. Le faisceau de concordances qui se dégage semble confirmer la validité de l'hypothèse de recherche et n'être pas sans utilité pour l'interprétation historique du site. Il souligne en effet nettement l'intensité variable des périodes d'occupation, en fonction d'un affinement progressif dans le temps qu'autorisent aussi bien la succession de plus en plus rapide des types monétaires que l'évolution de l'ensemble du matériel. Cinq temps essentiels apparaissent ainsi, séparés par trois périodes dites de transition (A 2, B 2 et C 2) : les deux dernières correspondent à des dépressions importantes, d'autant plus sensibles qu'elles se juxtaposent à une époque de très forte croissance (C 1). Le cas est différent pour la période A 2, très fortement liée à l'évolution première du site : n'indiquant pas une variable notable de l'occupation, elle apporte en revanche des renseignements utiles dans l'étude du matériel en transformation rapide au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et doit être conservée dans ce cadre. Si les périodes A 1 et A 2 se trouvaient datées de façon explicite par une douzaine de monnaies de la fin du XII<sup>e</sup> ou du début du XIII<sup>e</sup> siècle, elles l'étaient également par le contraste qu'elles formaient avec les niveaux immédiatement postérieurs, dont la

8. L'interprétation exacte des divers types de céramique culinaire est ici présentée de façon sommaire et globale — l'étude détaillée ne pouvant se faire que dans le cadre de la publication complète du matériel, ces termes recouvrent en fait des réalités parfois plus complexes, en particulier pour les poteries de catégorie B 2 qui proviennent de plusieurs ateliers différents.

richesse relative restait remarquable sur le plan monétaire (17 monnaies, dont 10 frappées entre 1250 et 1285) comme sur celui des céramiques et des verres, de plus en plus diversifiés. Ce fait signale donc une continuité de la croissance assez nette jusqu'au règne de Charles II d'Anjou (1285-1309) : c'est alors que s'ouvre le premier temps de déclin, très sensible lors de la fouille, et bien marqué ici par les faibles pourcentages des foyers, des céramiques et des verres ainsi que des monnaies (dont le chiffre s'abaisse encore fort considérablement si l'on exclut de cette période les frappes nettement antérieures (10 pièces sur 14) — leur nombre relativement élevé semblant cependant, contrairement aux indications scripturaires, suggérer une circulation encore active de ce numéraire, déjà archaïque, dans les campagnes).

Ce déclin général, définitif même en certaines zones désormais partiellement abandonnées comme celles du château et de la basse-cour, aux réoccupations épisodiques et très limitées, signale un desserrement démographique important. Il convient sans doute de le rapprocher, peut-être d'une évolution climatique discernable en quelques points du site, plus sûrement encore d'une transformation majeure de la conception seigneuriale et défensive ainsi que d'une évolution de l'habitat paysan, en ce temps de croissance économique et de création de nouvelles agglomérations ouvertes, en plaine. Le cas est d'autant plus probable ici, qu'un hameau de pied-de-pente apparaît dans les textes à partir de 1306-1309 : sa création certainement antérieure semble donc correspondre à la dépression constatée dans le castrum à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle — le synchronisme chronologique paraissant assez remarquable.

Cette évolution qui aurait pu diminuer considérablement l'intérêt de la recherche archéologique sur le site perché fut heureusement interrompue par une réoccupation brève mais très dense de celui-ci pendant le règne de Robert d'Anjou (1309-1343). Le phénomène apparaît avec une telle ampleur qu'il mérite une attention particulière — l'ensemble des courbes atteignant alors un optimum sans égal sur ce site (époque C1). La multiplicité des monnaies retrouvées dans ces niveaux — une trentaine — ne laisse guère de doute sur l'époque de cette réoccupation, circonscrite essen-



4. Rougiers, diagramme cumulatif de répartition stratigraphique des monnaies, céramiques, verres et des foyers.

tiellement entre 1318-1320 et 1340-1345, sans qu'il soit possible de préciser davantage compte tenu de la durée de circulation de ces types monétaires, provençaux ou royaux. Les raisons en paraissent aussi évidentes, le phénomène étant très certainement à rattacher à la création d'une verrerie dans le terroir. La progression remarquable de la courbe des verres (plus de 33 % de l'ensemble de ce matériel) se double en effet de la découverte de très nombreux fragments de creusets vitrifiés, de scories et de déchets de cuisson, retrouvés à près de 78 % en période C — l'étude de la répartition de ces objets sur le site permettant même de localiser avec une certaine exactitude, sinon la maison du verrier, du moins une de ses dépendances (îlot H) <sup>9</sup>. Découverte d'autant plus intéressante qu'elle correspond à une transformation capitale dans la technique de fabrication de ce produit, où l'usage du verre à dominante potassique se trouve désormais abandonné au profit du verre sodique <sup>10</sup> : il n'est sans doute pas inutile de pouvoir ainsi préciser l'époque relativement très précoce où s'introduisirent en Provence ces nouveaux procédés et de fournir une documentation typologique abondante, encore sans égale à cette date dans la région, mais à laquelle il devient désormais possible de rattacher plusieurs découvertes plus limitées, effectuées dans des milieux de faciès similaire. L'importance de la réoccupation du castrum entraîna par ailleurs de nombreux dépôts d'objets, métalliques en particulier, dont des séries multiples se trouvent désormais constituées, certaines étant très nettement circonscrites dans cette période, ce quart de siècle d'une si grande fécondité.

L'évolution postérieure fut en revanche plus discontinue. Après une dépression très accentuée, qui s'étendit de 1345 à 1360 environ et semble correspondre aussi bien à l'époque de la grande peste qu'à l'arrêt de l'artisanat antérieur, les reprises qui s'amorcèrent furent de brève durée. Deux sont particulièrement nettes. La première forme la période D 1, datée par

9. La classification des verres a été réalisée par une étudiante de maîtrise, M<sup>lle</sup> Foy, avec l'aide de M<sup>me</sup> Vallauri, collaboratrice technique du L.A.M., cf. D. Foy, *Verre et verreries médiévales en Provence, Aix, 1973* (mémoire dactylographié); *Id.*, *L'artisanat du verre creux en Provence médiévale*, dans *Archéologie médiévale*, t. V, 1975, p. 104-138.

10. Analyses effectuées aimablement par M. Picon, directeur du Laboratoire du Centre d'études romaines et gallo-romaines à Lyon, à qui j'exprime ma vive gratitude.

un lot bien caractérisé de monnaies frappées entre 1360 et 1370 et par l'introduction de nouveaux types de céramiques, de fabrication locale ou d'importation. La seconde ne couvre en fait que la dernière partie de l'époque D 2, entre 1389 et 1415/1420 : temps de réoccupation partielle mais relativement intense du village fortifié dont l'abandon fut ensuite à peu près total. Il est frappant de constater que ces deux périodes D 1 et D 2<sup>b</sup> correspondent très exactement aux crises qui ravagèrent la Provence à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle — qu'il s'agisse de l'époque des grandes compagnies ou des exactions de Raymond de Turenne et de ses bandes armées. Ces concordances semblent bien montrer que la remontée des populations sur le site de hauteur résulte alors d'un souci temporaire de protection, accentué encore sans doute par l'obligation de « se remparer » qu'imposaient les ordonnances de remise en état des fortifications, répétées en 1363 et 1367.

Pulsions de courte durée, entre lesquelles s'intercala une période de semi-abandon, sauf en quelques points bien localisables du site (îlots J et K en particulier). Sur un plan strictement méthodologique, il ne fut pas sans intérêt de pouvoir en relever les traces et d'en comparer l'évolution aux courbes détaillées de répartition stratigraphique du matériel désormais constituable par période : vérification ultime, qui montra que ce groupe D 2<sup>a</sup> s'intégrait très exactement dans ses proportions entre les époques voisines...

\*

L'intérêt d'une telle recherche est en effet multiple. Si elle permet en premier lieu de préciser considérablement l'interprétation globale du site et de la rattacher ainsi de façon plus exacte à l'évolution historique générale de la région, elle conduit également à un affinement sensible des analyses intrinsèques du matériel ou des diverses traces de l'occupation humaine sur ce site. Sans insister sur ce point, peut-être est-il possible

cependant de souligner combien le reclassement de chaque catégorie d'indices documentaires à l'intérieur de ce cadre chronologique permet tout à la fois d'en vérifier la cohérence (la régularité plus ou moins grande des courbes obtenues étant ici primordiale) et d'en renouveler l'intérêt — cette méthode offrant l'avantage de présenter des bases de documentation chiffrées, donc discutables avec précision, auxquelles il était désormais possible d'intégrer les observations éparses, effectuées sur d'autres sites plus ou moins régulièrement stratifiés. Qu'il s'agisse de l'étude des céramiques, à la base de cette recherche, saisies dans la totalité de leur masse ou dans leur typologie interne — de l'ensemble des critères secondaires de datation, verres ou objets métalliques dont l'évolution chronologique et technique semble désormais mieux perçue — de la faune et de la flore dont l'analyse ouvre quelques aperçus périodisés sur le paysage, les moyens de production et l'alimentation — de l'habitat lui-même et de ses variantes — ce travail se révèle, dans ses corrélations, peut-être moins hasardeux qu'il ne pourrait sembler au premier abord.

Il reste évident cependant qu'une telle méthode ne peut être utilisée avec quelque profit qu'en fonction d'une masse documentaire importante, régulièrement stratifiée et de longue durée. Points essentiels que ceux-ci qui conditionnent la validité et l'utilité même de ce type de recherche — le pourcentage de probabilité croissant en fonction directe de la quantité de matériel intégré et les phénomènes évolutifs ne pouvant apparaître que sur un temps assez prolongé. S'il convient enfin de se rappeler que les cadres chronologiques établis ici ne forment jamais que des hypothèses de travail permettant d'éclairer une problématique villageoise ou une évolution régionale perçue essentiellement à travers ses manifestations sur un site, il est possible cependant que cette enquête systématique et globale ne soit pas inutile, ouvrant la voie à des études comparatives dont l'intérêt reste bien évidemment primordial.

G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD.